

Les effets iatrogènes des interventions en centres jeunesse : une menace pour la clientèle adolescente ?

The iatrogenic effects of interventions in youth centres: A threat to teenage clients?

Marie Robert et Jacques Dionne

Volume 41, numéro 1, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1061822ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1061822ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue de Psychoéducation

ISSN

1713-1782 (imprimé)

2371-6053 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, M. & Dionne, J. (2012). Les effets iatrogènes des interventions en centres jeunesse : une menace pour la clientèle adolescente ? *Revue de psychoéducation*, 41(1), 65–79. <https://doi.org/10.7202/1061822ar>

Résumé de l'article

Au Québec comme aux États-Unis, c'est en groupe plutôt qu'individuellement que les adolescent(e)s, présentant des problèmes sévères de comportements, reçoivent les interventions des institutions publiques, notamment les centres jeunesse. Certains chercheurs ont remis en question les bienfaits de ces interventions en groupe avec de tels jeunes. Il se pourrait, selon eux, que ces interventions produisent des effets contraires à ce qui est souhaité. On parle alors d'effets iatrogènes des interventions, c'est-à-dire des effets négatifs produits par le traitement, en l'occurrence, l'augmentation des comportements déviants ou délinquants à la suite d'une intervention en groupe avec ces jeunes. Cette thèse suscite des enjeux éthiques, politiques et sociaux qu'on ne peut pas négliger. Elle tire toutefois sa légitimité de savoirs et de connaissances scientifiques et c'est donc sur ce terrain que doit avoir lieu le débat. Dans cet article nous nous proposons d'examiner de plus près cette hypothèse. D'abord, à partir d'études récentes et rigoureuses, nous voulons offrir d'autres points de vue, plus nuancés, sur ses fondements scientifiques. Ensuite, nous présenterons les résultats contrastés d'un ensemble de travaux qui ont testé l'hypothèse en portant une attention particulière à leurs qualités méthodologiques. Ce regard critique nous permettra de mieux saisir l'état actuel des connaissances sur le problème des effets iatrogènes des interventions de groupe auprès des adolescents délinquants.

Les effets iatrogènes des interventions en centres jeunesse : une menace pour la clientèle adolescente?

The iatrogenic effects of interventions in youth centres: A threat to teenage clients?

M. Robert¹
J. Dionne¹

1. Département de
psychoéducation et de
psychologie.
Université du Québec en
Outaouais

Résumé

Au Québec comme aux États-Unis, c'est en groupe plutôt qu'individuellement que les adolescent(e)s, présentant des problèmes sévères de comportements, reçoivent les interventions des institutions publiques, notamment les centres jeunesse. Certains chercheurs ont remis en question les bienfaits de ces interventions en groupe avec de tels jeunes. Il se pourrait, selon eux, que ces interventions produisent des effets contraires à ce qui est souhaité. On parle alors d'effets iatrogènes des interventions, c'est-à-dire des effets négatifs produits par le traitement, en l'occurrence, l'augmentation des comportements déviants ou délinquants à la suite d'une intervention en groupe avec ces jeunes. Cette thèse suscite des enjeux éthiques, politiques et sociaux qu'on ne peut pas négliger. Elle tire toutefois sa légitimité de savoirs et de connaissances scientifiques et c'est donc sur ce terrain que doit avoir lieu le débat. Dans cet article nous nous proposons d'examiner de plus près cette hypothèse. D'abord, à partir d'études récentes et rigoureuses, nous voulons offrir d'autres points de vue, plus nuancés, sur ses fondements scientifiques. Ensuite, nous présenterons les résultats contrastés d'un ensemble de travaux qui ont testé l'hypothèse en portant une attention particulière à leurs qualités méthodologiques. Ce regard critique nous permettra de mieux saisir l'état actuel des connaissances sur le problème des effets iatrogènes des interventions de groupe auprès des adolescents délinquants.

Mots-clés : Effets iatrogènes; centre jeunesse; intervention auprès des adolescents; délinquance juvénile; système de la protection de la jeunesse; effets négatifs des interventions.

Abstract

In Quebec and also in the U.S., adolescents treated in groups rather than as individuals tend to display severe behavioural problems following interventions provided by public institutions (including youth centres). Certain

Correspondance :
Marie Robert
283, boulevard Alexandre-Taché
C.P. 1250, succursale Hull
Gatineau (Québec), Canada,
J8X 3X7
Tél. : 819-595-3900 (2217)
Téléc. : 819-595-2250
marie.robert@uqo.ca

researchers have questioned the benefits of group interventions among these youth. According to the researchers, the effects of these interventions may be just the opposite of what is desired. Here they are referring to the interventions' iatrogenic effects, meaning negative effects produced by the treatment and in certain circumstances increases in deviant or delinquent behaviours following group intervention among these teenagers. This thesis raises ethical, political and social issues that cannot be overlooked. Their legitimacy is drawn from scientific studies and knowledge, and it is upon these grounds that the debate should take place. Our proposal in this article is to take a closer look at this assumption. First, based on recent and rigorous studies, we would like to submit various points of view regarding its scientific foundations. Then we will present contrasting outcomes from a series of projects that tested the hypothesis, while paying particular attention to their methodological qualities. This critical look will allow us to develop a better understanding of the current state of knowledge on the iatrogenic effects of group interventions among young delinquents.

Key words: iatrogenic effects; youth centre; intervention among adolescents; juvenile delinquency; youth protection system; negative effects of interventions.

Depuis longtemps et encore actuellement, ici comme aux États-Unis, c'est en groupe plutôt qu'individuellement que les adolescent(e)s, présentant des problèmes de comportements sévères, reçoivent les interventions dispensées par les institutions publiques (Dodge, Dishion, & Lansford, 2006). Au Québec, plus de 2000 jeunes présentant de graves problèmes de comportement (dont la délinquance principalement) sont hébergés dans des centres jeunesse à la suite d'une ordonnance judiciaire de placement (LPJ¹) ou de détention (LSJPA²) (Association des Centres jeunesse du Québec, 2006). Ces lieux de garde pour mineurs dispensent des services, des programmes et des interventions qui ont pour mission de réhabiliter le jeune et d'optimiser son insertion et son fonctionnement social. Certaines recherches ont remis en question les bienfaits de ces interventions en groupe avec de tels jeunes. Il se pourrait que ces interventions, bien que conduites avec de bonnes intentions, produisent des effets contraires à ce qui est souhaité. Les interventions en groupe augmenteraient plutôt que de diminuer les comportements délinquants. On parle alors d'effets iatrogènes des interventions c'est-à-dire des effets négatifs produits par l'intervention.

Au cours des dernières décennies, dans le domaine de la délinquance juvénile, de nombreuses méta-analyses ont été menées afin de savoir si les programmes d'intervention auprès des jeunes délinquants amélioreraient leur situation au plan psychosocial, notamment leur propension à récidiver. Une méta-analyse, portant sur des études réalisées entre 1975 et 1984, a démontré que les traitements offerts aux jeunes délinquants réduisaient peu le taux de récidive (Whitehead & Lab, 1989) alors qu'une autre méta-analyse utilisant des études réalisées à la même époque a montré qu'au contraire, l'intervention améliorerait significativement la propension à la récidive (Garrett, 1985). Enfin, une « méta-analyse » (une méta-

1. Loi de la Protection de la jeunesse.

2. Loi sur le système de justice pénale pour les adolescents

analyse réalisée à partir d'autres méta-analyses) conclut à des effets positifs sur la récurrence suite au passage des jeunes en institution correctionnelle (Grietens et Hellinckx, 2004). Plusieurs autres méta-analyses permettent de nuancer ces résultats contradictoires en montrant que l'efficacité des interventions ou des programmes sur la récurrence est largement dépendante du contexte d'intervention, de la clientèle qui en fait l'objet et de la méthode d'intervention ou du type de programme dispensé (Andrews *et al.*, 1990; Dowden & Andrews, 2000; Latimer, 2001; Smith, Gendreau, & Swartz, 2009). L'ensemble de ces travaux visent à identifier des pratiques exemplaires et conséquemment, ils se préoccupent essentiellement de la présence et de l'ampleur des effets positifs des interventions. En fait, ces ouvrages n'ont pas questionné systématiquement les interventions auprès des jeunes délinquants sous l'angle particulier des effets iatrogènes et, à aucun moment, on ne mentionne l'existence probable de ce phénomène. Ces effets pervers ou « iatrogènes », qui seraient à mettre au compte des interventions, est une question spécifique qui a été abordée dans d'autres travaux. La thèse voulant que les interventions de groupe d'adolescents délinquants exacerbent de tels comportements est relativement récente et c'est sur celle-ci que nous porterons un regard.

Le regroupement de ces jeunes, pour les fins de traitement et d'intervention, a déjà été critiqué par le passé (voir la présentation que font Handwerk, Field, & Friman, 2000), mais il ne fait aucun doute que les travaux menés par Dishion et ses collègues, dans les dernières décennies, ont ravivé l'intérêt sur le sujet (voir la synthèse de leurs travaux dans Dishion, McCord, & Poulin, 1999). Ils constituent les ouvrages les plus cités à l'appui de la thèse des effets iatrogènes des interventions de groupes auprès des jeunes délinquants (voir la recension des écrits réalisée par Mathys & Born, 2009).

Pour des raisons éthiques évidentes, il faut prendre au sérieux cette supposition que les interventions de groupe produisent des effets négatifs et dommageables (Arnold & Hughes 1999). Si cette supposition s'avérait fondée sur des preuves scientifiques solides, il faudrait sans doute réorienter et réorganiser les services aux adolescents hébergés en centre jeunesse. Car comment justifier au plan éthique qu'on puisse maintenir les jeunes dans des programmes d'intervention en groupe en sachant que ces programmes vont leur causer des torts importants alors que ces centres ont le devoir de protéger ces jeunes dont le développement est compromis?

La thèse des effets iatrogènes des interventions n'est pas un procès d'intention à l'égard des pratiques dans les C.J. Elle n'est pas non plus une simple rhétorique ou une idée lancée à tout hasard pour créer un débat social sur la pertinence des interventions en C.J. Bien qu'elle puisse impliquer des enjeux politiques et sociaux importants, elle ne s'en nourrit pas, car elle prend plutôt appui sur des savoirs et des connaissances scientifiques. C'est donc sur ce terrain que doit avoir lieu la discussion pour éclairer le débat.

Dans cet article, nous nous proposons d'examiner de plus près la thèse des effets iatrogènes des interventions de groupe. Nous avons utilisé deux stratégies. D'abord, nous questionnons les fondements scientifiques sur lesquels elle repose. Pour ce faire, nous avons recours à des travaux, dans le domaine de la psychologie

développementale et de la criminologie, qui ont cherché à mieux comprendre la nature et l'importance des mécanismes d'influence (négative) des pairs à l'adolescence dans la compréhension des comportements délinquants. Dans un second temps, nous examinons tous les travaux qui traitent explicitement des effets iatrogènes des interventions auprès des jeunes délinquants. Dans cette optique, nous avons réalisé une recherche documentaire³ afin de repérer les ouvrages publiés depuis le milieu des années 1990. L'ensemble de notre démarche propose un regard critique visant à mieux situer l'état actuel des connaissances sur le problème des effets iatrogènes des interventions de groupe auprès des adolescents délinquants.

Les fondements de la thèse des effets iatrogènes reconsidérés

Dishion et ses collègues de l'*Oregon Social Learning Center* ont été les premiers, à notre connaissance, à soulever l'hypothèse des effets iatrogènes des interventions ou des traitements en groupe des adolescents délinquants (Dishion et al., 1999). Comme nous le verrons, d'autres auteurs, par la suite, ont aussi affirmé que ces effets étaient probables. La présence d'effets négatifs des interventions prodiguées à des jeunes délinquants n'est pas sans fondements théoriques et scientifiques.

Elle prend appui sur le principe de la socialisation, issu de la théorie de l'apprentissage social de Patterson, qui a été appliqué dans le domaine de la criminologie. L'œuvre prolifique d'Akers et plus particulièrement son ouvrage en 1973 intitulé : *Deviant Behavior : A social learning approach* (Akers, 1996) a largement participé à l'ancrage de cette théorie dans la discipline. Le processus de socialisation constitue un pilier théorique de l'approche qui considère que les comportements individuels sont une réponse à des stimuli de l'environnement. Suivant ce principe, dans un contexte où des jeunes délinquants sont en contacts étroits les uns avec les autres, il est alors possible d'envisager que cet environnement relationnel puisse avoir des effets négatifs sur les comportements. C'est donc sur la base du principe de socialisation « négative » que des auteurs ont soulevé l'hypothèse des effets iatrogènes des interventions de groupe. Les tenants de la thèse, notamment Dishion et ses collègues, expliquent que l'agrégation de jeunes délinquants stimule des interactions verbales et des attitudes qui renforcent et augmentent ces comportements. Les interventions sur des groupes auraient ainsi des effets pervers ou iatrogènes. À la lumière de ces explications, nous pouvons constater qu'elles reposent sur deux prémisses qu'il convient de relever et d'examiner de plus près. Nous parlons ici de prémisses puisqu'il s'agit de propositions fondamentales qui sont nécessaires à l'édification même de la thèse des effets iatrogènes. Cette thèse est donc fondée sur l'idée que: 1) l'adolescence est une période de développement où le jeune est particulièrement orienté vers ses pairs et sensible à leur influence; et 2) l'influence des pairs délinquants est un facteur explicatif et prédictif des comportements délinquants à l'adolescence.

3. La recherche documentaire a été effectuée dans deux banques de données: *PsycInfo* et *Criminal Justice Abstracts*. Nous avons retenu tous les articles publiés depuis 1995, traitant de la délinquance des jeunes et qui, dans le titre ou le résumé, mentionnaient les termes « iatrogenic » ou « harmful » ou « negative » et « result » ou « effect ». Nous avons également validé nos résultats en consultant la bibliographie de chaque article répertorié.

Le premier postulat suggère que le fait d'être affilié ou associé à des pairs implique nécessairement la présence d'une influence de ces derniers. *A contrario*, nous présenterons des études longitudinales et rigoureuses qui ont distingué l'effet d'association de celle de l'influence et mesuré l'influence que pourrait avoir un groupe de pairs sur les comportements. Dans un deuxième temps, nous examinerons de manière critique le second postulat, à savoir que l'influence des pairs est un facteur déterminant et prédictif de la délinquance juvénile. Certaines études empiriques nous permettront de nuancer cette proposition.

L'influence des pairs à l'adolescence

Depuis des décennies, les chercheurs ont montré que les adolescents ont tendance à rechercher le contact d'autres jeunes qui partagent les mêmes attitudes, comportements et croyances qu'eux (processus d'affiliation) et, qu'en retour, cette association tend à éliminer les différences individuelles en valorisant l'homogénéité avec les pairs (processus de socialisation). Ces processus d'affiliation et de socialisation par les pairs est typique de cette période de développement et, les adolescents qui présentent des comportements négatifs (asociaux, délinquants ou même à risque) ne font pas exception. Quelle est l'ampleur de cette influence au juste et à quelles conditions favorise-t-elle l'engagement dans des comportements négatifs?

L'influence des pairs sur les comportements est un mécanisme complexe à démontrer empiriquement. Cela nécessite l'observation, sur une certaine période de temps, de la relation dynamique entre la composition du réseau de pairs et la prévalence des comportements observés. L'autre difficulté réside dans la nécessité de distinguer le processus d'affiliation (ou d'association avec des pairs similaires) avec celui de la socialisation (ou de l'influence de ces pairs) pour expliquer les comportements. En effet, les jeunes qui s'associent ont des valeurs et des orientations similaires (affiliation sur la base de caractéristiques communes) produisant alors une cooccurrence des comportements qui pourraient être interprétée à tort comme le résultat d'une influence des pairs. Très peu d'études ont utilisé un devis de recherche permettant de dissocier ces deux processus et de les examiner séparément dans les analyses. Comptant parmi ces rares études, l'ouvrage de Jaccard, Blanton et Dodge (2005) nous fournit un portrait nuancé quant à l'ampleur et au rôle de l'influence négative des pairs dans les comportements à risque (activités sexuelles précoces et consommation d'alcool excessif). Leurs résultats montrent que les adolescents ne sont pas tous également influencés par leurs amis présentant des comportements inadaptés. Cette influence serait plus importante s'il existe un sentiment de proximité entre les jeunes (statut de meilleur ami) et que la relation avec les parents (particulièrement la mère) est jugée insatisfaisante. Ces résultats recoupent ceux trouvés par Warr (2005, 2007) dans ses études longitudinales sur la délinquance juvénile. Ainsi, l'influence des pairs sur les comportements à risque et, même délinquants, semble opérer uniquement à certaines conditions.

De plus, Jaccard *et al.* (2005) ont trouvé que cette influence, lorsqu'elle s'exerce, est marginale et contribue faiblement à expliquer les comportements à risque. Pour soutenir cette conclusion, ils ont examiné 1700 dyades de jeunes liés

par une solide amitié. Les analyses montrent que l'évolution des comportements à risque de ces dyades présente une association faible, quoique constante (à la suite d'un contrôle statistique des variables relatives à l'effet de sélection, le coefficient de régression est de 0.07 pour les comportements d'abus d'alcool et le *rapport des chances* est de 1.65 pour les comportements sexuels à risque). Leurs résultats suggèrent plutôt que les valeurs, les prédispositions et les orientations des jeunes vont largement déterminer leurs actes peu importe qui sont leurs amis. Les auteurs soulignent que l'influence des pairs sur les comportements à risque des adolescents est sans doute surestimée dans la littérature scientifique car elle est souvent confondue, au moment de l'observation et de l'analyse, avec le processus de sélection (ou d'affiliation). On ne peut pas écarter la possibilité que ce soit aussi le cas dans la littérature sur la délinquance juvénile.

L'influence des pairs et la délinquance juvénile

L'existence d'un lien statistique entre les comportements délinquants et l'affiliation avec des pairs délinquants est bien établi dans la littérature scientifique. Par contre, comme tout comportement humain complexe, la délinquance ne s'explique pas par un seul facteur. Selon la littérature scientifique, l'influence des pairs délinquants constitue une composante, parmi plusieurs autres, qui favoriserait la délinquance chez les jeunes. Par exemple, le tempérament ou les traits de personnalité, les prédispositions neurologiques, l'environnement socioculturel, les pratiques éducatives des parents, le climat scolaire, la présence de comportements perturbateurs à l'enfance, etc., comptent parmi les facteurs étiologiques bien connus. Basé sur une synthèse des travaux majeurs réalisés dans les dernières décennies, ainsi que de leurs propres travaux de recherche, Dodge et Pettit (2003) présentent un modèle interactif et dynamique des facteurs de risque susceptibles d'expliquer la délinquance. On peut alors constater que la compréhension du problème est complexe (dynamiques entre plusieurs facteurs) et ne peut pas être appréhendé de manière satisfaisante par l'identification de quelques associations statistiques linéaires. Par exemple certaines conditions et expériences de vie viennent atténuer l'effet des facteurs de risque et dans certains cas, les facteurs de risque exercent leur influence seulement lors de la présence d'autres facteurs de risque (Dodge & Pettit, 2003).

Le constat d'une relation statistique entre les pairs délinquants et les comportements délinquants ne doit pas être interprété abusivement. L'association avec des pairs délinquants semble plutôt avoir un potentiel explicatif limité dans la compréhension de la délinquance. C'est ainsi, qu'en tenant compte de plusieurs facteurs de risque se situant à plusieurs niveaux (individuel, familial, environnemental) et d'un large échantillon de jeunes qu'ils ont suivi dans le temps, Coie et ses collègues concluent à un rôle négligeable des pairs dans l'explication des comportements délinquants (Coie, Terry, Zakriski, & Lochman, 1995).

Pourtant, Dishion et ses collègues affirment que « l'affiliation avec des pairs délinquants est la variable qui prédit le mieux les comportements délinquants » (Gifford-Smith *et al.*, 2005 : 256). Ils suggèrent ainsi que l'influence des pairs est telle qu'elle devrait faire varier la propension à s'engager dans des activités délinquantes. Malheureusement, dans cette publication, leurs propos ne sont pas

suivis d'une preuve convaincante. Ils nous font plutôt part d'observations et de faits qui conviennent bien à leur affirmation. Ils soulignent que, comparés aux crimes commis par les adultes, ceux commis par les adolescents se font moins souvent isolément et impliquent généralement un groupe de pairs. Ils ajoutent que, le niveau de délinquance de ces groupes, ces bandes ou ces « cliques » de jeunes peut varier, être plus ou moins sévère ou intense, mais si un des membres du groupe s'engage dans une action illicite, il y a de fortes chances que les autres le suivent ou imitent son comportement. Selon cette affirmation, l'affiliation avec des pairs délinquants serait susceptible d'augmenter la prévalence des comportements délinquants. Or, on retrouve peu d'études qui ont examiné systématiquement cette proposition.

L'ouvrage de Bayer, Hjalmarsson et Pozen (2009) a tenté d'y apporter une preuve empirique. Ils ont examiné la trajectoire de délinquance de 8000 garçons, avant et après leur détention dans le système de justice pour mineurs. À l'issue de leurs analyses, ils ont constaté que certains jeunes manifestaient une probabilité plus grande de commettre des délits au cours de l'année suivant leur sortie qu'avant leur détention. Par exemple, les probabilités de commettre un cambriolage passent de 13,6% à 16,6% et de 28,5% à 31,6% pour les infractions relatives aux drogues. Les auteurs concluent alors que l'augmentation des actes délinquants est le résultat de l'influence des pairs déviants avec lesquels ils ont été en contact au cours de leur détention. Nous doutons de cette conclusion et ce, bien que les auteurs aient mené des analyses statistiques adéquates et pris certaines précautions méthodologiques pour saisir l'effet spécifique de l'influence des pairs sur les comportements déviants. Leur conclusion ne nous semble pas fondée pour deux raisons.

D'abord, l'influence des pairs n'a pas été mesurée à partir d'observations (directes ou indirectes) sur les sites ou lieux de détention. Elle est déduite statistiquement (à partir des effets marginaux) à la suite de l'application de certaines variables de contrôle (niveau de délinquance antécédente, caractéristiques sociodémographiques et lieux de détention). En fait, on ne sait pas vraiment s'il s'agit d'un effet négatif dû spécifiquement à l'agrégation des jeunes dans le même lieu (de détention) et on ne sait pas non plus comment cette influence négative a pu s'opérer : par la simple exposition, par des contacts fréquents ou encore via des liens d'amitiés? Sur ce dernier point, les auteurs reconnaissent d'emblée que leurs analyses ne permettent pas de le savoir. Plus important encore, leurs analyses ne permettent pas de savoir quand cette influence s'est exercée : pendant leur détention ou au cours de l'année suivant leur sortie en détention? Cette question est centrale pour déterminer si c'est bien l'effet de groupe dans les lieux de détention qui est la source de la récidive ou si cette influence s'est produite dans d'autres lieux et contextes au cours de l'année suivant leur sortie. Aucune indication des auteurs ne nous permet de répondre à cette question. À notre avis, il est donc tout à fait possible que l'influence des pairs attribuée spécifiquement au contexte de détention soit surestimée.

Une étude québécoise, avec un échantillon similaire, a été menée par Gatti, Tremblay et Vitaro (2009) et concordent, en partie, avec les résultats présentés par Bayer et ses collègues. L'étude montre que les jeunes qui ont reçu différents types d'intervention ordonnée par le tribunal de la Jeunesse (placements ou détention en CJ, supervision, etc.) auraient plus de chances de récidiver et d'être détenus, une

fois adulte, dans le système de justice pour adultes. Malgré des résultats finaux similaires à ceux de Bayer et ses collègues sur la question de la récidive, certaines données suggèrent plutôt de reconsidérer le poids de l'influence des pairs dans les comportements de récidives.

En effet, les analyses présentées par Gatti *et al.*, (2009) montrent clairement que l'influence des pairs n'explique pas les comportements de récidive (voir tableaux 4 et 5, p. 995). Ce sont des facteurs de nature individuelle (tempérament impulsif, délinquance antécédente), familiale (déficience dans la supervision parentale) et systémique (le passage dans le système de justice pour mineurs prédit le passage dans le système de justice adulte) qui prédisent la récidive. Considérant que le passage dans le système de justice pour les mineurs semble contribuer à la récidive, les auteurs soutiennent que les interventions prodiguées aux jeunes délinquants ont des effets potentiellement iatrogènes : « *However, the present findings show that intervention by the justice system during adolescence has an overall iatrogenic effect on youth* » (: 996). On s'explique mal comment les auteurs peuvent faire une telle affirmation en l'absence avérée de l'influence négative des pairs. Le mécanisme en jeu dans la production des effets iatrogènes des interventions est celui de l'influence de pairs déviants ou d'un entraînement à la déviance (*deviancy training*) tel qu'exposé de manière particulièrement explicite par Dishion *et al.*(1999). D'autres hypothèses alternatives semblent pouvoir mieux éclairer leurs résultats, telles que l'effet d'étiquetage et de stigmatisation du système judiciaire. Elles ont été mentionnées rapidement par les auteurs et auraient sans doute mérité davantage leur attention.

Les preuves empiriques de la thèse des effets iatrogènes

Selon Dishion et ses collègues, un mécanisme « d'entraînement à la déviance » (*deviancy training*) opérerait lorsque plusieurs jeunes aux comportements déviants sont rassemblés. Plus précisément, le contact avec des pairs déviants (ou délinquants) entraînent des échanges verbaux et des attitudes qui valorisent et renforcent de tels comportements (Dishion, Andrew, & Crosby, 1995; Dishion, *et al.*, 1999). Dans cette perspective, les interventions ou traitements en groupe pourraient s'avérer un terreau propice à l'escalade de ces comportements qu'on tente pourtant de réduire.

À notre connaissance, une seule méta-analyse, menée par Weiss *et al.* (2005), a tenté d'identifier précisément les effets potentiellement négatifs des interventions de groupe dispensées à des adolescents délinquants. Elle a porté sur 66 études où 115 types d'intervention différentes ont été évalués. Leurs résultats montrent que les interventions où la composante « groupe » est présente n'affichent pas de moins bonnes performances que les autres types d'intervention (individuelle ou mixte). Même en ayant examiné l'effet possible de plusieurs caractéristiques des interventions de groupe sur les résultats (par exemple, le type d'intervention, durée de celle-ci, l'âge des adolescents, etc.), les auteurs constatent qu'elles ne font pas varier significativement les résultats.

Ces résultats sont contradictoires avec ceux publiés par l'équipe de Dishion dont les études sont les plus citées pour appuyer l'existence des effets iatrogènes

des interventions de groupes. Ils font la démonstration que deux programmes, l'*Adolescent Transitions Program* (ATP) et le *Cambridge-Somerville Youth Study* (CSYS), produisent des effets négatifs ou iatrogènes (Dishion & Andrews, 1995; Dishion *et al.*, 1999; Poulin, Dishion, & Burraston, 2001). Comme le mentionnent les auteurs, l'ATP est une approche cognitivo-comportementale jugée habituellement efficace. Dishion et Andrews (1995) l'ont appliquée à 158 familles à haut risque (83 garçons et 75 filles âgés de 11 à 14 ans) qui ont été assignées aléatoirement dans quatre groupes auprès de qui était appliqué l'ATP : parents seulement, adolescents seulement, un groupe mixte (combinaison des deux premières conditions) ainsi qu'un groupe contrôle (ne recevant pas l'ATP). Le programme s'est déroulé sur 12 semaines où les trois groupes furent rencontrés hebdomadairement pendant 90 minutes, totalisant ainsi 18 heures d'intervention en groupe. Un an suivant la fin du programme, les auteurs ont découvert ce qu'ils croient être des effets iatrogènes issus de la participation des jeunes dans les groupes d'intervention. En effet, l'évaluation des problèmes externalisés, tels que rapportés par les enseignants de ces jeunes, montre une augmentation de la prévalence pour les deux groupes où les jeunes sont impliqués. Autrement dit, seul le groupe de parents semble avoir bénéficié de l'intervention alors que les deux autres groupes manifestent une aggravation des problèmes de comportement. Pour une mise en perspective plus complète de ces résultats, on doit signaler deux éléments que les auteurs eux-mêmes mentionnent dans leur étude de 1995 et qui permettent de nuancer le portrait qu'ils présenteront plus succinctement dans leurs publications ultérieures (par exemple 1999, 2001). D'abord, les enseignants qui évaluent les problèmes de comportement des jeunes ne sont pas les mêmes à la fin du traitement et un an après le traitement, ce qui peut produire des biais dans les résultats de suivi. Mais plus important encore, les parents ont été appelés, au même titre que les enseignants, à évaluer les problèmes comportementaux de leur jeune immédiatement à la suite de l'intervention (post-traitement) et un an après. Or, la situation rapportée par les enseignants et celle rapportée par les parents diffèrent, bien que le même instrument de mesure ait été utilisé pour les deux types de répondants (Dishion & Andrews, 1995). Selon les mesures fournies par les parents, en post-traitement, il y aurait une diminution importante des problèmes de comportements chez leur jeune (Dishion & Andrews, 1995). Ce taux de prévalence se maintient (donc ne diminue pas) un an suivant la fin de l'intervention.

Si on tient compte de l'évaluation des parents plutôt que des enseignants, le programme a livré ses promesses et ce, malgré qu'il est peu intensif et de courte durée. En définitive, à partir des résultats fournis dans leur étude originale de 1995, la preuve empirique des effets iatrogènes de l'intervention est discutable. Elle dépend du répondant que l'on retient lors des analyses (enseignants ou parents) ainsi que le moment de la mesure sur lequel les analyses porteront (post-traitement ou suivi de 1 an). Par contre, sans égard aux types de répondants, les résultats nous suggèrent que plus le temps passe et moins les effets positifs du traitement se font sentir. Cela ne signifie pas pour autant que l'intervention produit des effets iatrogènes induits par l'intervention de groupe. D'autres contextes et facteurs peuvent influencer le comportement des jeunes sur une période de 1 an. Il est certain que la mesure d'évaluation suivant immédiatement la fin du traitement (post-traitement) risque d'être moins contaminée par des facteurs externes et en conséquence, elle est plus pertinente pour évaluer les effets du programme.

Dans leur article plus récent (Poulin *et al.*, 2001), les auteurs nous font part des résultats après un suivi de 3 ans de ces groupes initiaux. Ils s'appuient sur l'évaluation des problèmes de comportement fournie par les enseignants et trouvent une augmentation des problèmes de comportement chez les jeunes ayant reçu l'intervention. La mesure des problèmes de comportement fournie par les parents n'est pas rapportée dans cette publication. Selon leurs résultats, les effets iatrogènes de l'intervention se feraient sentir 2 ans et 3 ans suivant la fin de celle-ci. C'est exactement le même cas de figure qui nous est fourni à la suite à l'évaluation du programme *Cambridge-Somerville Youth Study* (CSYS) publiée par McCord dans les années 1980 et rapportée dans leur article (Dishion *et al.*, 1999). Des effets iatrogènes ont été identifiés bien longtemps après, soit 30 ans, suivant la participation des jeunes, mais ils n'ont pas pu être identifiés immédiatement après la fin du programme (Dishion *et al.*, 1999 :760). Par ailleurs, le CSYS n'est pas un programme d'interventions cliniques mais plutôt un ensemble d'activités récréatives (camp d'été) dispensées sur une base volontaire à des jeunes à risque. En d'autres termes, il s'agit d'un programme de prévention et non de réadaptation comme ceux pouvant être offert à une clientèle résidant dans des centres spécialisés (comme les centres jeunesse par exemple).

Les résultats de ces deux évaluations de programme ont été largement publiés et cités dans la littérature scientifique comme des travaux phares sur la thèse des effets iatrogènes des interventions de groupe. Selon nous, ces ouvrages ont des limites importantes qui soulèvent des doutes sur leur conclusion. Les résultats ne nous semblent pas appuyer la thèse pour plusieurs raisons.

Dans le cas du premier programme (ATP), la possibilité que l'effet d'entraînement à la déviance (*deviancy training*) se soit produit au cours des sessions d'intervention (totalisant 18 heures) est moins probable comparée à la possibilité qu'il se soit produit à l'extérieur de ce contexte au cours des trois années de suivi. Deuxièmement, les participants de l'ATP ont été recrutés selon plusieurs critères stricts afin de s'assurer que les jeunes présentaient tous un risque élevé de manifester des problèmes de comportement, dont la délinquance. Rappelons qu'il existe une forte association entre l'affiliation avec des pairs délinquants et les comportements délinquants à l'adolescence. À cet égard, on ne peut pas écarter la probabilité qu'ils étaient déjà associés à des pairs déviants avant le traitement, ni qu'ils s'y associent au cours des années suivant le traitement. Or, la présence d'affiliation avec des pairs déviants et l'évolution de ces associations n'ont jamais été examinées avant, pendant et après le traitement. C'est une précaution méthodologique que les auteurs auraient pu prendre tenu de leur hypothèse.

Dans le cas du second programme (CSYS), il s'agit moins d'une intervention clinique que d'une activité de groupe de type préventif. Comme dans le cas du premier programme, les effets iatrogènes ont été trouvés des années plus tard, soit 30 ans après l'activité (mais aucun immédiatement à la fin de celle-ci). Ceci met en cause le sens même de l'expression « effets iatrogènes », renvoyant d'ordinaire aux conséquences négatives de l'intervention ou du traitement.

La mesure du concept « effets iatrogènes » est sans doute l'élément qui est le plus questionnable dans ces études. Lors du suivi longitudinal, les auteurs

incluent, dans la mesure des effets indésirables ou iatrogènes : être décédés avant l'âge de 35 ans et avoir reçu un diagnostic de maladie mentale sévère (par exemple, schizophrénie) ou d'alcoolisme (Dishion *et al.*, 1999). Comment expliquer que la maladie mentale sévère, l'alcoolisme et même le décès des participants soient tous imputés à l'intervention reçue des années plus tôt? Selon toute vraisemblance, les effets iatrogènes des interventions à long terme ne se limiteraient pas à l'augmentation du taux de criminalité ou à la récidive (considérer pourtant comme le meilleur indicateur des effets des interventions). Dans ce cas, le mécanisme sous-jacent aux effets iatrogènes n'est pas très limpide et peut difficilement être mis sur le compte de l'influence négative des pairs.

Par ailleurs, il est utile de signaler que l'influence négative des pairs sur la criminalité, si elle existe, aurait une durée très limitée dans le temps. En effet, depuis les travaux de Farrington (1986) et Moffitt (1993), on sait que les comportements délinquants doivent être appréhendés comme une situation transitoire pour la majorité des adolescents : ils cessent à la fin de l'adolescence au moment de la transition vers l'âge adulte. Toutefois, les raisons de la cessation de la délinquance étaient peu connues jusqu'à récemment. Des études longitudinales montrent que la cessation de tels comportements est associée à une diminution de l'affiliation avec des pairs délinquants (Morizot & LeBlanc, 2007; Warr, 1998; Wright & Cullen, 2004) et à l'amoindrissement de l'influence des pairs qui se ferait sentir à partir de l'âge de 14 ans (Monahan, Steinberg, & Cauffman, 2009; Steinberg & Monahan, 2007). Des éléments contextuels (nouvelles expériences de vie telles que les rencontres amoureuses, l'obtention d'un emploi) et ainsi que la maturité psychologique pourraient expliquer ce changement dramatique. Bref, ces études nous suggèrent qu'il est peu probable que les effets d'influence négative des pairs soient présents au-delà de l'adolescence et perdurent pendant plusieurs années.

Les effets de contagion des interventions de groupe : plus positifs que négatifs?

Force est de constater que les études soutenant la thèse des effets iatrogènes nous offrent jusqu'ici bien peu d'arguments et de preuves de l'existence d'un mécanisme d'entraînement à la délinquance (*deviancy training*) qui agirait, dans le cadre d'interventions de groupe, dans le sens d'un renforcement des comportements déviants.

Si cet effet de contagion existe, on devrait être en mesure de l'identifier et d'en mesurer l'ampleur aussi parmi les jeunes qui sont hébergés dans des milieux autres que les familles d'accueil. Jusqu'ici, les études que nous avons présentées et qui adoptent la thèse des effets iatrogènes ont porté soit sur le milieu de détention où il y a absence d'intervention clinique, ou sur des milieux scolaires (interventions à l'école) et communautaires (camps récréatifs). La recherche de Lee et Thompson (2009) remédie à cette lacune. À notre connaissance, c'est la seule recherche qui a examiné systématiquement la possibilité des effets négatifs de l'intervention de groupe en utilisant, comme site d'observation, un environnement clinique qui implique une forte intensité et fréquence de contacts entre des jeunes délinquants. Par ailleurs, les effets ont été mesurés tout au long de la dispensation de l'intervention de groupe. Ainsi, les effets identifiés ne peuvent pas être imputés à des variables liées aux expériences de vie après la fin de l'intervention.

Ces chercheurs ont examiné l'évolution des comportements de 744 adolescents (garçons et filles) placés en hébergement, pour un minimum de 90 jours, dans des unités de vie d'un centre (*Town's Home campus*) au Nebraska. Tous recevaient une intervention basée sur un modèle comportemental (*Teaching-Family Model*) jugée comme une approche prometteuse par les auteurs. La mesure des comportements inclut toute une gamme de comportements inadaptés survenus dans chaque unité de vie et pour chaque jeune qui y réside : des comportements sérieux de non-coopération, agressions verbales, agressions physiques, dommage à la propriété, assaut envers un autre jeune ou un adulte, nécessité d'imposer une restriction physique (pour la sécurité du jeune ou celle des autres). Tous les comportements rapportés ont été validés, selon un accord interjuge, par l'équipe d'intervenants concernés avant d'être comptabilisés pour les fins de la recherche. Les chercheurs ont donc pu obtenir une mesure des comportements déviants de chaque jeune au cours de son séjour ainsi qu'une mesure de la concentration de la déviance des pairs (correspondant aux jeunes groupés dans chaque unité de vie). Les résultats soutiennent, en partie, la thèse de la contagion par les pairs, mais pas nécessairement dans la direction où Dishion et ses collègues l'ont postulée.

En effet, les données montrent que l'on peut prédire l'évolution des problèmes de comportement d'un jeune à partir de celle de ses pairs dans son unité de vie. Par exemple, un jeune dont le groupe de pairs ne manifeste aucun ou très peu de problèmes de comportements a 98% de probabilités de présenter la même trajectoire comportementale. En bout de ligne, les auteurs ont pu observer, pour plus de 90% de leur échantillon, l'absence ou la diminution des problèmes de comportement au cours du séjour. En effet, seulement 8% des jeunes ont présenté une détérioration de leurs comportements et ceux-ci font partie des unités de vie ayant la plus forte densité de pairs déviants. Parmi ces jeunes, les auteurs ont retrouvé une proportion importante de fumeurs. Par voie de conséquence, les jeunes qui fuient se soustraient au traitement, ils ne peuvent donc en retirer les bénéfices et sont davantage susceptibles d'adopter des comportements délinquants qui y sont associés (consommation de drogues, vol, prostitution) au cours de leur fugue (Robert, Thérien, & Jetté, 2009). Malgré ce phénomène de fugue qui peut être une source de contagion des pairs, les résultats montrent clairement que l'effet de contagion, dans une direction négative, est très faible. Au contraire, l'intervention dispensée dans les milieux substituts produit un sursis, voire une amélioration de la prévalence de comportements asociaux chez les adolescents.

Cette étude avait pour objectif principal de tester l'hypothèse de la contagion des pairs délinquants et non d'identifier les raisons ou les causes de l'évolution (généralement positive) des comportements lors du séjour. La méthodologie adoptée dans cette l'étude (l'observation directe, le type de données, le lieu et la période de collectes, etc.), nous permet de penser que certaines caractéristiques du programme, du mode de dispensation et de la clientèle visée ont pu jouer un rôle positif dans les comportements manifestés par les jeunes au cours de leur hébergement. C'est d'ailleurs ces éléments qui ont été soulignés dans les méta-analyses de plusieurs auteurs qui se sont questionnés sur les conditions susceptibles d'opérer ou non une diminution de la récidive chez les délinquants à la suite des interventions dans des milieux visant la réadaptation (Andrews *et al.*, 1990; Dowden & Andrews, 2000; Smith, Gendreau, & Swartz, 2009).

Conclusion

En raison de l'écho qu'elle suscite et des conséquences énormes qu'elle impliquerait si elle se vérifiait vraiment, nous avons voulu questionner l'affirmation relative à l'influence négative des interventions en groupe avec des adolescents en centres jeunesse. Les enjeux autour de cette thèse sont sociaux, politiques et éthiques, mais les fondements de celle-ci sont essentiellement scientifiques. Nous avons donc examiné les articles scientifiques publiés sur la question depuis le milieu des années 1990, afin de mieux saisir l'état actuel des connaissances sur le problème des effets iatrogènes des interventions de groupe auprès des adolescents. Nous nous sommes demandés si cette influence des pairs était aussi forte qu'on le prétendait et à quelles conditions favoriserait-elle l'engagement dans des comportements déviants ou des actes délinquants. Cette influence négative des pairs à l'adolescence semble avoir été surestimée, d'autant plus qu'il s'agit d'un phénomène provisoire qui décline après que l'adolescent ait atteint 14 ans. Sans doute que l'influence des pairs existe, et particulièrement dans certains domaines d'activités non illicites (goût musicaux et vestimentaires par exemple).

Nous avons aussi voulu réexaminer, dans les études empiriques, la qualité de la démonstration de la preuve des effets iatrogènes des interventions en groupe avec des adolescents délinquants. Cette preuve n'est pas faite ou est peu convaincante. Pour conclure à ces effets iatrogènes qu'on attribue précisément à l'influence négative des pairs, il aurait fallu éliminer les autres facteurs d'influence possibles. Les facteurs qui peuvent affecter les résultats d'une intervention peuvent être de nature endogène (lié au type de programmes, à son implantation ou aux intervenants qui le dispensent) exogène (caractéristiques des participants, interférence avec d'autres événements ou conditions) ou encore contextuel (modalité de dispensation). Bref, plusieurs types de facteurs peuvent contribuer d'une manière cumulative ou indépendante à expliquer les effets non voulus (Handwerk *et al.*, 2000). Or, la recherche des causes de l'inefficacité n'a jamais été menée systématiquement par les études que nous avons consultées et qui concluent aux effets pervers des traitements de groupe pour les jeunes délinquants.

Notre démarche de remise en question de l'existence des effets iatrogènes montre à quel point cette question est complexe et qu'il faut éviter de tirer rapidement des conclusions. Généraliser l'existence d'effets iatrogènes à toutes les interventions de groupe apparaît clairement exagéré (Handwerk *et al.*, 2000). Nous pensons que la recherche doit se poursuivre sur le développement et l'évaluation de programmes d'intervention jugés prometteurs. À ce propos, les méta-analyses soulignent que les programmes de type cognitivo-comportemental obtiennent de meilleurs résultats sur le taux de récidive en diminuant sa propension d'environ 10% (Dowden & Andrews, 2000; Grietens & Hellinckx, 2004). Sans de tels programmes appliqués de façon rigoureuse, il est possible que les interventions puissent avoir des effets nuls, et même négatifs. Cette perspective de développement représente un défi tant pour les chercheurs que pour les administrateurs des centres d'intervention comme les Centres jeunesse.

Références

- Andrews, D. A., Zinger, I., Hoge, R. D., Bonta, J., Gendreau, P., & Cullen, F. T. (1990). Does correctional treatment work? A clinically relevant and psychologically informed meta-analysis. *Criminology*, 28 (3), 369-404.
- Akers, R. L. (1996) Is differential association/ social learning cultural deviance theory? *Criminology*, 23 (2), 229-247.
- Arnold, M. E., & Hughes, J. N. (1999). First do no harm: Adverse effects of grouping deviant youth for skills training. *Journal of School Psychology*, 37, 99-115.
- Association des Centres jeunesse du Québec (2008). *Rapport d'activités 2008-2009*. Repéré à : http://www.acjq.qc.ca/public/a14178bc-45b5-4a12-b27e-38017be2da39/mes_documents/publications/2009_-rapport_dactivite_20082009.pdf
- Bayer, P., Hjalmarsson, R., & Pozen, D. (2009). Building criminal capital behind bars: peer effects in juvenile corrections. *The Quarterly Journal of Economics*, 124 (1), 105-147.
- Coie, J. D., Terry, R., Zakriski, A., & Lochman, J. E. (1995). Early adolescent social influences on delinquent behavior. Dans J. McCord (dir.), *Coercion and punishment in long-term perspective* (pp. 229-244). New York: Cambridge University Press.
- Dishion, T. J., & Andrews, D. W., (1995). Preventing escalation in problem behaviors with high-risk young adolescents: Immediate and 1-year outcomes. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 63 (4), 538 - 548. doi:10.1037/0022-006X.63.4.538.
- Dishion, T. J., Andrews, D. W., & Crosby, L. (1995). Antisocial boys and their friends in early adolescence: Relationship characteristics, quality, and interactional process. *Child Development*, 66, 139-151.
- Dishion, T. J., McCord, J., & Poulin, F. (1999). When interventions harm. Peer groups and problem behavior. *American Psychologist*, 54 (9), 755-764. doi:10.1037/0003-066X.54.9.755.
- Dodge, K. A., Dishion, T. J., & Lansford, J. E. (2006). Deviant peer influences in intervention and public policy for youth. *Social Policy Report*, 20, 1-20.
- Dodge, K. A., Pettit, G. S. (2003). A biopsychosocial model of the development of chronic conduct problems in adolescence. *Developmental Psychology*, 39 (2), 349-371.
- Dowden, C. & Andrews, D. A. (2000). Effective correctional treatment and violent reoffending: A meta-analysis. *Canadian Journal of Criminology*, 42 (4), 449-467.
- Farrington, D. P. (1986). Age and crime. Dans M. Tonry & N. Morris (dir.), *Crime and Justice: An Annual Review of Research* (Vol. 7, p. 189-250). Chicago: University of Chicago Press.
- Gatti, U., Tremblay R. E., & Vitaro, F. (2009). Iatrogenic effect of juvenile justice. *Journal of Child Psychology and Psychiatry*, 50(8), 991-998. doi:10.1111/j.1469-7610.2008.02057.x
- Gifford-Smith, M., Dodge, K. A., Dishion, T. J., & McCord, J. (2005). Peer influence in children and adolescents: Crossing the bridge from developmental to intervention science. *Journal of Abnormal Child Psychology*, 33 (3), 255-265. doi: 10.1007/s10802-005-3563-7
- Grietens, H., & Hellincks, W. (2004). Evaluating effects of residential treatment for juvenile offenders by statistical metaanalysis: A review. *Aggression and Violent Behavior*, 9, 401-415. doi:10.1016/S1359-1789(03)00043-0
- Handwerk, M. L., Field, C. E., & Friman, P. C. (2000). The iatrogenic effects of group intervention for antisocial youth: Premature extrapolations? *Journal of Behavioral Education*, 10 (4), 223-238.
- Jaccard, J., Blanton, H., & Dodge, T. (2005). Peer influences on risk behavior: An analysis of the effects of a close friend. *Developmental Psychology*, 41 (1), 135-147.

- Latimer, J. (2001). A meta-analytic examination of youth delinquency, family treatment, and recidivism. *Canadian Journal of Criminology*, 43 (2), 237-253.
- Lee, B. R., & Thompson, R. (2009). Examining externalizing behavior trajectories of youth in group homes: Is there evidence for peer contagion? *Journal of Abnormal Child Psychology*, 37, 31-44. doi: 10.1007/s10802-008-9254-4
- Lipsey, M. W. (1992). Juvenile delinquency treatment: A meta-analytic inquiry into the variability of effects. Dans T. D. Cook et al. (dir.), *Meta-analysis for explanation: A casebook* (pp. 83-127). New York: Russell Sage Foundation.
- Lipsey, M. W. (2006). The effects of community-based group treatment for delinquency: A meta-analytic search for cross-study generalizations. Dans K.A. Dodge, T.J. Dishion, & J.E. Lansford (dir.), *Deviant peer influences in programs for youth* (pp. 162-184). New York: Guilford Press.
- Mathys, C., & Born, M. (2009) Intervention in juvenile delinquency: Danger of iatrogenic effects? *Children and Youth Services Review*, 31, 1217-1221
- Moffitt, T. E. (1993). Adolescence-limited and life-course persistent anti-social behavior: A developmental taxonomy. *Psychological Review*, 100 (4), 674-701.
- Monahan, K. C., Steinberg, L., & Cauffman, E. (2009). Affiliation with antisocial peers, susceptibility to peer influence, and antisocial behavior during the transition to adulthood. *Developmental Psychology*, 45 (6), 1520-1530. doi: 10.1037/a0017417
- Morizot, J., & Le Blanc, M. (2007). Behavioral, self, and social control predictors of desistance from crime: A test of launch and contemporaneous effect models. *Journal of Contemporary Criminal Justice*, 23, 50-71. Doi : 10.1177/1043986206298945
- Poulin, F., Dishion, T. J., & Burraston, B. (2001) 3-year iatrogenic effects associated with aggregating high-risk adolescents in cognitive-behavioral preventive interventions. *Applied Developmental Science*, 5 (4), 214-224. doi:10.1207/S1532480XADS0504_03.
- Robert, M., Thérien, J., & Jetté, J. (2009). *Typologie des profils de jeunes fugueurs hébergés par le système de protection de la jeunesse*. Gatineau, Québec: Université du Québec en Outaouais.
- Smith, P., Gendreau, P., & Swartz, K. (2009). Validating the principles of effective intervention: A systematic review of the contributions of meta-analysis in the field of corrections. *Victims and Offenders*, 4, 148-169. doi: 10.1080/15564880802612581
- Steinberg, L., & Monahan, K. C. (2007). Age differences in resistance to peer influence. *Developmental Psychology*, 43 (6), 1531-1543. doi: 10.1037/0012-1649.43.6.1531
- Warr, M. (1998). Life-course transitions and desistance from crime. *Criminology*, 36 (2), 183-216.
- War, M. (2005). Making delinquent friends: Adult supervision and children's affiliations. *Criminology*, 43 (1), 77-105.
- War, M. (2007). The tangled web: Delinquency, deception, and parental attachment. *Journal of Youth and Adolescence*, 36, 607-622. doi: 10.1007/s10964-006-9148-0
- Weiss, B., Caron, A., Ball, S., Tapp, J., Johnson, M., & Weisz, J. R. (2005). Iatrogenic effects of group treatment for antisocial youth. *Journal of Consulting and Clinical Psychology*, 73 (6), 1036-1044.
- Weight, J. P., & Cullen, F. T. (2004). Employment, peers, and life-course transitions. *Justice Quarterly*, 21 (1), 183-205.
- Whitehead, J.T. Lab, S. P. (1989). A meta-analysis of juvenile correctional treatment. *Journal of Research in Crime and Delinquency*, 26, 276-295. doi: 10.1177/0022427889026003005